

LA VIE RELIGIEUSE DU ROI MONGKUT ⁽¹⁾

PAR R. LINGAT

Dans l'histoire du Siam moderne, le roi Mongkut tient une place considérable, une place, on peut dire, de fondateur. Jusqu'à son avènement en effet, au milieu du siècle dernier, le Siam, après avoir rejeté les envahisseurs Birmans et refait son unité nationale, avait vécu replié sur soi, indifférent, sinon hostile aux influences étrangères, tranquillement exploité par les Chinois auxquels, depuis des siècles, on avait coutume de laisser à peu près tous les aléas du commerce et tous les soucis temporels. Ni la conquête de la Birmanie par l'Angleterre, ni les interventions européennes en Chine n'avaient réussi à déchirer l'horizon. On avait bien signé, en 1825 et en 1833, des traités avec l'Angleterre et les Etats-Unis, mais des traités de pure forme dont on avait écarté avec soin toute application pratique. Et quand, sous le règne du prédécesseur même du Roi Mongkut, les Etats-Unis et l'Angleterre avaient envoyé des plénipotentiaires pour négocier des traités plus féconds en résultats, ils avaient été reçus avec peu d'empressement et s'en étaient retournés les mains vides; le plénipotentiaire américain, arrêté par un point d'étiquette, n'avait même pas réussi à obtenir une audience personnelle du Roi. A cette époque, l'Occident n'existait pas pour le Siam. A l'intérieur, on en était au Moyen Age; on peut s'en rendre compte en lisant les vieilles lois dans le recueil édité par le Dr. Bradley. Il n'y avait pas d'administration au sens où nous entendons ce mot, l'organisation judiciaire, entre autres, était bien faite pour dissuader les plaideurs de s'adresser aux tribunaux. Les tyrannies locales, paternelles ou rudes, s'exerçaient sans contrôle. C'était une situation bien un peu anachronique, même pour l'Extrême-Orient.

Avec l'accession au trône du roi Mongkut, le tableau change, et presque instantanément. La politique d'isolement prend fin aussitôt. Dès les premières années du nouveau règne, un plénipotentiaire anglais, Sir Charles Bowering, se présente, le roi Mongkut s'empresse de le recevoir et, en moins d'un mois, un traité est sur

(1) Conférence donnée au Royal Bangkok Sports Club, le 8 Janvier 1926, sous les auspices du Comité de l'Alliance Française.

pied, qui devait pendant plus d'un demi-siècle régir les rapports entre la Grande-Bretagne et le Siam. L'année suivante, un traité est signé avec la France et les Etats-Unis, et bientôt toutes les puissances européennes intéressées eurent noué des rapports diplomatiques avec le Siam. Tous ces traités, composés sur le modèle du traité anglais, contenaient des clauses extrêmement importantes qui, en dehors de conséquences autrement plus profondes mais peut être alors insoupçonnées, étaient destinées à en assurer l'exécution pratique. Comme vous le savez, c'est de ces traités que datent l'établissement dans ce pays de consuls étrangers et l'introduction du système de l'extraterritorialité. Grâce à ces garanties, le commerce européen allait pouvoir se développer en toute sécurité. En même temps, par toute une série d'autres mesures : abaissement considérable des droits de douane, liberté d'exportation du riz et du bois de teck, suppression des entraves concernant la pêche, etc., le Roi Mongkut fournissait au commerce une liberté d'expansion aussi complète que possible. Le pays était largement ouvert à l'influence occidentale. A l'intérieur également, de grandes réformes étaient opérées dès le début du règne. Le monopole de l'opium était institué, un pas était fait vers l'abolition de l'esclavage ; les vieilles lois étaient amendées, notamment en ce qui concerne la situation de la femme et des enfants. Un journal officiel était fondé, permettant à tout le monde d'être au courant des affaires de l'Etat. Le pays commence à s'organiser à l'européenne, à contracter des habitudes d'esprit occidentales. Quand le Roi Mongkut mourra, après 17 années seulement de règne, le pays sera transformé, et l'impulsion sera donnée au mouvement qui aboutira, après un demi-siècle, à mener le Siam sur les champs de bataille de l'Europe, à prendre une part active aux délibérations de Genève, à figurer enfin au nombre des nations agissantes du monde.

Si l'on songe que cette brusque rupture avec la politique des premiers souverains de Bangkok est dûe, non pas à un mouvement de l'opinion publique, tout-à-fait inexistante à cette époque, mais uniquement à l'influence personnelle du Roi Mongkut et de quelques-uns de ses intimes sans autorité aucune avant son avènement, il devient extrêmement intéressant, il devient même nécessaire pour comprendre l'origine du mouvement qui se continue encore sous

nos yeux, de chercher quelle a été la formation intellectuelle de ce souverain, qui prit sur lui seul une telle responsabilité, de voir dans quels milieux il vécut avant son accession et quelles furent son expérience et ses préoccupations. — Le Roi Mongkut ne monta sur le trône qu'à l'âge de 45 ans; cet avènement tardif augmente encore l'intérêt qu'il y a à connaître les années antérieures de sa vie puisqu'elles embrassent plus que sa jeunesse, sa maturité. On trouve alors un fait assez étonnant, au premier abord : C'est que depuis l'âge de 20 ans jusqu'au jour de son accession au trône, le futur souverain a vécu sous la robe jaune des bonzes, et que c'est dans la paisible existence des monastères, loin de tous les milieux officiels, qu'il s'est préparé à son rôle de monarque. Cette destinée extraordinaire est sans doute unique dans l'histoire et suffirait à retenir l'attention. Pendant ces longues années monastiques, l'activité du futur Roi dans le domaine purement religieux n'a pas été moins grande qu'elle devait l'être ultérieurement à la tête du pays. On ne peut même plus parler d'une préparation, d'un noviciat politique, ce côté devient accessoire, on se trouve en présence d'une œuvre complète et distincte, d'une autre création du même esprit, et qui procède des mêmes tendances novatrices, et qui ne peut avoir une portée moins haute, puisqu'elle touche aux consciences et à l'éducation religieuse du pays, je veux parler de la fondation, dans la communauté bouddhique, d'une secte nouvelle, la secte Dhammayut, qui a essaimé jusqu'au Cambodge et en Birmanie et qui a été pour la religion nationale un facteur analogue aux réformes opérées dans l'ordre politique. C'est pour vous inviter à établir un parallèle entre ces deux parties d'une même existence, séparées par un couronnement, que j'ai cru devoir faire ce long préambule.(1)

Le Roi Mongkut ou Rāma IV est né le 18 Octobre 1804 du

(1) Mes sources essentielles ont été trois opuscules siamois : Une histoire du Vat Samorai (เมือง วัด สมอราย อันมีนามว่า ราชสิริวัต) composée par le Roi Chulalongkorn en 1901 avant de faire procéder aux travaux de reconstruction de ce monastère. — Une histoire du Vat Mahādhātu (เมือง ประวัต วัด มหาธาตุ) par S. A. R. le Prince Damrong Rajanubhab. — Une histoire du Vat Bovoranivet (ตำนาน วัด บวรนิเวศวิหาร) commencée par le Prince patriarce Vajirañān et achevée par S. A. R. le Prince Damrong Rajanubhab.

Roi Phra Buddha Loet La (Rāma II) et de la Reine Somdet Phra Sri Suriyendra. Il reçut le titre de Chao Fa Mongkut et comme il était le premier né de la Reine, il paraissait destiné à succéder à son père sur le trône de Siam.

On sait qu'une coutume ancienne au Siam veut que les jeunes gens de bonne famille et particulièrement les membres de la famille royale, fassent deux stages plus ou moins prolongés dans les monastères, le premier comme sāmāneras ou novices aux environs de la 14^{ème} année, le second comme moine ou bhikkhu après 20 ans accomplis. Au cours de ces stages, les jeunes gens, confondus sous la robe jaune avec les autres moines, apprennent avec des rudiments de pâli, les principes essentiels de leur religion et les diverses obligations qui s'imposent aux fidèles.

Conformément à la tradition, le prince Mongkut fit un premier séjour de sept mois dans un monastère comme novice ; puis son père se chargea lui-même de son instruction. Le Roi Phra Buddha Loet La est réputé un des plus grands poètes du Siam ; c'est sans doute à l'enseignement paternel que le Roi Mongkut doit les qualités de son style, la richesse et la pureté de sa langue, qui font de ses écrits des chefs-d'oeuvre littéraires. A 20 ans, le prince reprit de nouveau la robe jaune, cette fois comme bhikkhu. Il était alors marié et père de deux enfants. On ne peut donc croire qu'il ait à cette époque envisagé un long séjour dans les monastères.—Il y avait à peine 15 jours que l'ordination avait eu lieu que le Roi mourut. Un des frères du prince, de quelques années plus âgé que lui mais de titre moins élevé n'étant pas né d'une Reine, monta sur le trône sous le nom de Somdet Phra Nang Klao (Rāma III). Au sujet de cette accession les opinions diffèrent. La plupart des auteurs européens qui ont traité de cette partie de l'histoire du Siam affirment que c'est par une usurpation que le Roi Rāma III a écarté le prince Mongkut. Je tiens d'une source hautement autorisée que le prince Mongkut se désista volontairement en faveur de son frère qui pendant tout le règne précédent avait assumé la charge de Ministre des Affaires Etrangères. Les deux thèses ne sont d'ailleurs pas absolument contradictoires. Quoi qu'il en soit, le prince Mongkut dut écarter de sa pensée l'ambition de ses jeunes ans, il se tint durant tout le règne de Rāma III, à l'écart de la vie politique et resta, certains affirment par

mesure de sécurité, sous la pacifique robe jaune. Quelle qu'aït été d'ailleurs, la cause de cette vocation, il ne nous faudra pas aller bien avant dans la vie du futur Roi Mongkut pour nous assurer de la sincérité de son attachement à la religion nationale.

Le monastère que le prince choisit pour résidence est actuellement connu sous le nom de Vat Rājādhivās, il s'appelait alors Vat Samorai. Ce Vat est situé à Samsen sur le bord du Ménam. Il se compose aujourd'hui de bâtiments inspirés de l'art khmer, construits sous le Roi Chulalongkorn ; l'intérieur du Bôt est décoré de peintures dûes à un artiste européen. Il ne reste rien des bâtiments qui existaient au moment où le futur Roi Mongkut vint y résider. Les moyens de communications que nous avons pour nous y rendre n'existaient pas non plus, en dehors des klongs et du fleuve. C'était donc la pleine brousse, l'isolement complet du mouvement de la cité, alors presque entièrement groupée dans l'intérieur de ses murailles. Sur le terrain même du monastère, la végétation croissait librement, à l'exception d'un espace libre devant le Bôt qui, d'après les règles générales de la discipline bouddhique, doit toujours être tenu propre et net. Jamais on ne coupait une racine. Le respect de la vie sous toutes ses formes s'appliquait à la vie végétale elle-même et les abbés de ce monastère veillaient jalousement à ce que cette règle fût scrupuleusement observée. On raconte à ce sujet que le Roi Phra Buddha Loet La, ayant décidé une année de célébrer le Kathin au Vat Samorai, un fonctionnaire du Palais vint sur les lieux et déclara à l'abbé qu'il serait nécessaire de couper des branches pour livrer passage aux parasols à plusieurs étages qui escortent la personne royale. L'abbé répondit qu'il n'y consentirait pas, dût Sa Majesté ne pas pouvoir venir. Le Roi, mieux au courant que son fonctionnaire des habitudes du monastère, se plia de bonne grâce à cette exigence et n'en procéda pas moins à la cérémonie projetée.

Dans cette retraite systématiquement tenue impraticable, les bonzes vivaient une existence simple, se faisant s'ils le voulaient des disciples, mais moins par leur enseignement que par l'exemple, leurs mérites religieux eux-mêmes. Ils ne recevaient pas d'élèves à proprement parler. Ils ne commentaient pas les paroles du Buddha. Ils ne prêchaient pas. Ils appartenaient à l'ordre contemplatif. Ils s'adon-

naient, chacun de son côté, dans leurs kutis à demi envahies par les broussailles, sous l'ombrage des immenses tamariniers, aux diverses formes de la méditation bouddhique et s'astreignaient à des pratiques d'ascétisme qui leur procuraient un avant goût des béatitudes du nirvâna. Ces pratiques, auxquelles s'attachait sans doute, comme en tout pays, la croyance à des facultés surnaturelles, leur valaient un grand renom de sainteté. Les deux premiers Rois de Bangkok, le grand-père et le père du prince Mongkut avaient reçu leur instruction religieuse dans ce monastère et avaient beaucoup de vénération pour l'abbé. Il est donc naturel que le prince, ayant revêtu la robe jaune, s'y rendit à son tour. Durant ce premier séjour, le prince ne passa d'ailleurs, en fait, qu'une faible partie de son temps au Vat Samorai. Il visita tous les monastères particulièrement adonnés à la méditation, et notamment le Vat Râjasiddhârâma dont la renommée balançait celle du vat Samorai et où le Roi régnant Phra Nang Klao (Râma III) avait été religieux. Le prince Mongkut se fit initier aux divers systèmes pratiqués par tous les maîtres versés dans cette partie importante et vénérée de la discipline. Il apprit d'eux les différents moyens de parvenir à la connaissance profonde des choses, de s'élever par la méditation jusqu'au sentiment de l'affranchissement absolu. Mais son esprit ne fut pas satisfait. Bientôt, il sentit la nécessité d'éprouver la solidité de toutes ces bâtisses psycho-métaphysiques, de retourner à l'origine et à la base de toutes ces pratiques, c'est-à-dire à la parole même du Bouddha, conservée dans le canon pâli. Les religieux du Vat Samorai professaient un certain dédain pour l'étude des textes. Ils prétendaient mener à la connaissance par d'autres voies qu'une opération purement intellectuelle. Ils étaient incapables de répondre aux questions précises du prince, de lui prouver la conformité de leurs pratiques avec la doctrine du Maître, de lui expliquer les textes, sur lesquels reposait leur foi. Le prince dut aller chercher d'autres maîtres. Il quitta le Vat Samorai et se rendit au Vat Mahâdhâtu, pour recommencer l'étude de sa propre religion. Cette décision ne devait pas tarder à entraîner pour lui des inquiétudes beaucoup plus graves.

Le Vat Mahâdhâtu, ou Monastère de la Grande Relique, est situé derrière la Bibliothèque Nationale, qui n'existait pas à l'époque

qui nous occupe. C'était et c'est encore un des monastères les plus importants de Bangkok et son histoire est intimement liée à celle de l'Eglise bouddhique moderne. Les bâtiments essentiels, le Bôt, le Vihâra, le Mandapa qui contient la grande relique, datent du premier règne et ont été conservés à peu près dans leur état primitif jusqu'à nos jours. Par contre, le petit pavillon qui servit de résidence au prince Mongkut a disparu. A sa place a été planté en 1824 un des rejetons de l'arbre de la bodhi apporté d'Anurâdhapura, la vieille capitale de Ceylan, par une ambassade envoyée au second règne. On peut encore voir cet arbre vénérable, à l'angle nord-ouest du monastère.

Dans cette nouvelle résidence, le prince se voua entièrement à l'étude des textes. Il y avait déjà une école de pâli très florissante. Pendant trois ans, sous la direction de maîtres réputés, le prince apprit la langue sacrée et approfondit les Ecritures. Le Roi lui fit alors subir un examen devant le jury chargé d'examiner les candidats au doctorat en théologie et composé de grands dignitaires de l'Eglise. Il apparut bientôt que la science du prince dépassait beaucoup celle de la moyenne des candidats ordinaires. Mais comme on allait sortir du programme habituellement suivi pour un premier examen, des jalousies s'éveillèrent dans l'entourage du Roi, présent à l'examen, et le prince demanda lui-même qu'on ne l'interrogeât pas davantage. Il ne lui fut conféré que le premier degré du doctorat. C'était d'ailleurs la première fois qu'un membre de la famille royale obtenait ce grade. Peu de temps après, le Roi lui conférait un titre élevé dans l'Eglise et le désignait pour constituer le jury des examens avec un autre haut dignitaire. Mais des conflits ne tardèrent pas à s'élever entre le prince et son collègue. Un jour, notamment, en présence d'un candidat, ils ne s'entendirent pas sur la traduction d'un mot pâli. Comme le prince maintenait son opinion, son collègue s'écria : "N'était le respect que je dois aux ordres de Sa Majesté, les pieds m'écorcheraient à venir siéger ici". A la suite de cet incident, le Roi donna au prince Mongkut la haute main sur l'organisation des examens. Le prince garda ces pouvoirs jusqu'à la mort du Roi.

L'incident ci-dessus eut un épilogue. Quand le prince Mongkut devint Roi, son ancien collègue appréhenda le ressentiment du

nouveau souverain et il s'enfuit à Petchaburi, son pays natal. Mais le Roi Mongkut se hâta de le rappeler à Bangkok et comme il avait beaucoup d'estime pour la science de son ancien adversaire, malgré l'humeur un peu vive de celui-ci, il lui confia un poste important dans l'Eglise. Et l'histoire se termina par un éloge en vers pâlis de la clémence royale que composa l'ancien adversaire reconcilié.

Pendant son séjour au Vat Mahâdhâtu, le prince, mis en contact direct avec les Ecritures, n'avait pas tardé à remarquer que la conduite de ses coréligionnaires n'était pas toujours conforme aux règles de la discipline enseignée et suivie par le Bouddha. Au fur et à mesure qu'il connaissait mieux la parole du Maître et la façon dont elle était comprise autour de lui, la comparaison lui devenait plus pénible. Le relâchement de la discipline lui parut tel qu'il en vint à se demander si l'un des trois joyaux du Bouddhisme, la Communauté établie par le Bouddha, n'allait pas entièrement disparaître. Emporté sans doute par un respect trop scrupuleux de la lettre des textes, il ne vit plus autour de lui qu'un désaccord absolu entre le Maître et ses prétendus fidèles. Porter la robe jaune dans ces conditions, accepter des prérogatives et des hommages dûs aux seuls vrais continuateurs du Bouddha lui parut un sacrilège.

Un après-midi, le prince se rendit dans le bôt où se trouve une grande statue dorée du Grand Compatissant. Décidé à mettre un terme à ses inquiétudes, il offrit un sacrifice aux divinités protectrices, alluma des cierges sur l'autel et proféra le sermon suivant : "...Que ce sacrifice aille au Seigneur. J'ai pris la robe jaune, poussé par mes convictions et ma foi, je n'ai désiré aucune récompense en retour, ni honneurs ni louanges. Si de la famille spirituelle du Sugata aux dix perfections, il existe encore des survivants quelque part dans ce monde, qu'il me soit donné de les rencontrer d'ici une semaine ou d'apprendre en quel endroit je pourrai me rencontrer avec l'un d'eux. Si cette grâce ne m'est pas accordée, je comprendrai que la tradition établie par le Seigneur est éteinte et je quitterai la robe jaune observant comme laïc les 5 ou 8 commandements selon qu'il me conviendra."

Deux ou trois jours après avoir formé ce vœu, le prince apprit qu'il existait un moine du Pégou, venu de ce pays au Siam où il avait été fait haut dignitaire et qui passait pour être très versé

dans les questions de doctrine et de discipline. Le prince se rencontra avec lui, lui posa diverses questions et fut satisfait des réponses qu'il reçut. Il reprit confiance, renonça à l'idée de quitter la robe jaune, mais résolut de suivre strictement les préceptes de la discipline. Comme il ne pouvait donner suite à ce dessein en restant au Vat Mahâdhātu, au milieu de bonzes assujettis à la même vie en commun, il se décida à revenir au Vat Samorai où la grande liberté laissée aux bonzes lui permettrait de vivre à sa guise sans faire de scandale. Le prince conserva d'ailleurs son habitation et son attaché officielle au Vat Mahâdhātu.

Quand il revint au Vat Samorai, le prince Mongkut avait 25 ans. On peut dire que dès cette époque le principe essentiel de la réforme religieuse était trouvé, encore que de nombreuses années dussent s'écouler avant que fût constituée une secte proprement dite, distincte de l'ancienne secte siamoise. Ce principe essentiel se trouve exprimé dans le nom même qui fut donné plus tard à la secte nouvelle : secte Dhammayutika, secte liée à la loi, conforme à la Loi, c'est le respect de la discipline établie par le Bouddha, l'observation rigoureuse des préceptes du Maître tels qu'ils sont consignés dans les écritures pâliées. Certaines assemblées de la communauté des bonzes, de nombreux actes rituels étaient tombés en désuétude ou n'avaient plus lieu qu'irrégulièrement par suite de la négligence ou de la paresse des bonzes : le prince Mongkut les rétablit conformément au formulaire. Il avait horreur des faux-fuyants, de tous les moyens employés autour de lui pour éluder les prescriptions, qui régissent l'ordre bouddhique. Ces prescriptions sont nombreuses ; le formulaire qui doit être récité deux fois par mois par l'assemblée des bonzes de chaque monastère, en énumère 220, elles s'étendent à une foule de détails, aux actions les plus banales de l'existence, elles constituent une gêne sérieuse pour le moine. Peu importe, il n'est pas digne de porter la robe jaune celui qui n'est pas résolu à les observer toutes et comme un bhikkhu n'est tenu par aucun vœu de rester dans la communauté, il n'a qu'à se défroquer celui qui ne se sent pas la force d'y conformer son existence.

Ce respect minutieux de la discipline était lié, dans l'esprit du prince Mongkut, à la connaissance profonde de la Loi, non pas à

la connaissance littérale, mais à l'intelligence des textes. L'Assemblée bouddhique n'est pas seulement le fidèle dépositaire de la tradition, elle en est aussi l'interprète. Le prince avait une profonde aversion pour les exercices répétés machinalement, dont on ne saisissait plus le sens et qui n'avaient pour raison d'être qu'une tradition confuse et le plus souvent locale. Il désirait comprendre et faire comprendre l'utilité des pratiques et leur portée morale. Cette disposition d'esprit devait sans doute entraîner la disparition — au moins officielle — de vieilles coutumes, qui, tout irrationnelles et même (comme nous dirions) hérétiques qu'elles fussent, n'en étaient pas moins charmantes ou pour le moins curieuses. Notamment, il devait précipiter la décadence des dernières survivances du brahmanisme et l'état dans lequel nous voyons que sont tombées aujourd'hui les antiques cérémonies du rĕk na et de la balançoire, si brillantes encore au temps d'Ayuthia, en est la conséquence.

Mais c'est là un point de vue tout à fait indifférent au bouddhiste pour lequel le pittoresque et même l'art sont des signes d'attachement aux biens de ce monde, donc des obstacles à la délivrance, au salut. La vieille religion populaire, le culte des ĩ, des fantômes, et toute sa suite de superstitions devaient cesser de trouver asile dans les monastères. Et sur ce point, les bonzes Dhammayut sont toujours restés scrupuleux. Vous ne trouverez pas chez eux de devins, de vendeurs de philtres d'amour ou de pâte à donner de l'éloquence. Les divertissements populaires, les mascarades, les mimiques bouffonnes qui accompagnaient la cérémonie de l'ordination ou le sermon de la Mahājāti sont condamnés comme inutiles, sinon dangereuses.(1) Le bouddhisme tend à cesser d'être une tradition nationale, pour devenir, comme c'était son ambition à l'origine, une religion universelle.

Le même caractère rationaliste, pragmatiste de la réforme projetée et opérée par le prince Mongkut devait aussi faire pencher de plus en plus le bouddhisme vers la morale pure, l'éloigner des spéculations métaphysiques sur le moi, la substance, la destinée même de l'être.

(1) Sur le sermon de la Māhājāti et les bouffonneries auxquelles elle donnait lieu, lire l'opuscule de G. E. Gerini : *Retrospective view and account of the origin of the Thet Maha Ch'at ceremony* (Bangkok 1892).

On sait que le Buddha lui-même refusait d'aborder ces questions. Quand on trouve, disait-il, dans un texte célèbre (1), un blessé gisant sur le sol, va-t-on rechercher d'abord quelle est la nature de l'arme qui l'a touché, et qui a frappé le coup? Il importe avant tout de panser ses blessures. Ainsi le Bouddha jugeait inutile de perdre son temps en subtilités d'école lorsque tant de douleurs affligent l'humanité. Ce côté utilitaire de la doctrine devait plaire au prince Mongkut plutôt enclin au scepticisme. Il faut admettre d'ailleurs que ce caractère du bouddhisme siamois, d'être à peu près dégagé de toute métaphysique, lui donne beaucoup de souplesse et par suite une grande force de résistance contre les religions occidentales.

Enfin, un dernier trait caractérise la réforme entreprise par le prince Mongkut. Pour vivifier un bouddhisme ainsi dépouillé, il fallait un ardent esprit de prosélytisme. Le prince estimait que le vrai bhikkhu ne devait pas être satisfait d'assurer seulement sa propre délivrance, mais qu'il avait le devoir d'employer ses connaissances et l'autorité que lui conféraient ses mérites au salut de ses semblables. L'organisation d'un véritable enseignement religieux au Siam date de ce moment. Nous avons vu que le roi Rāma III avait donné au prince Mongkut de pleins pouvoirs en ce qui concerne l'instruction religieuse. Il s'attacha beaucoup à cette partie de ses fonctions. Il fut lui-même un précepteur très vénéré et nous le verrons bientôt à l'œuvre quand nous reprendrons le détail de sa vie. Il insuffla sa vocation aux meilleurs de ses disciples. Il fut aussi le promoteur de cette féconde rénovation religieuse dont ce pays fut le théâtre au milieu du XIX^{ème} siècle. Il contribua au développement des études pâlies qui devaient aboutir à la fondation d'écoles que l'Europe peut envier, comme aussi au renouveau de la foi bouddhique elle-même qui, stimulée et éclairée par l'exemple du prince, provoqua les grands travaux de reconstruction du troisième règne, auxquels nous devons, non seulement la préservation de la plupart des grands Vats de Bangkok, mais la construction de monuments de première importance, comme le grand

(1) Cūla-Mālunkya-Ovāda cité par Oldenberg, *Le Bouddha* (traduction A. Foucher, p. 273).

Bouddha couché du Vat Phô, le Vat Kalyanamit, le Prang du Vat Arun.

Aujourd'hui, l'esprit de la réforme a pénétré l'Eglise siamoise toute entière; l'ancienne secte n'est pas restée insensible aux reproches qu'on lui adressait, elle s'est beaucoup améliorée, au point qu'un des plus dignes continuateurs du prince Mongkut, un de ses propres fils d'ailleurs, le dernier Mahāsamana, a pu songer à revenir à l'unité de secte. Les différences sont à l'heure actuelle, surtout extérieures. Elles portent sur la manière de se draper, de porter le bol à aumônes, de réciter les textes pâlis. Mais, tout en faisant des exceptions qui iront sans doute en s'accroissant d'année en année, au profit des membres les plus vénérés de l'ancienne secte, il faut bien reconnaître que c'est encore parmi les bonzes de la secte Dhammayut que nous trouvons avec le plus de netteté ce respect scrupuleux de la discipline, cette intelligence des textes, et ce désir d'affermir et de propager la foi bouddhique, que le prince Mongkut possédait au plus haut degré et qui expliquent et caractérisent toute son œuvre religieuse.

C'est pendant les 7 années que devait durer son second séjour au Vat Samorai que le prince Mongkut prit une conscience nette de ces idées, et en tira un programme de réformes qu'il ne devait d'ailleurs pleinement réaliser qu'après avoir quitté ce monastère. Une de ses premières préoccupations lui fut probablement inspirée par le souvenir des entretiens qu'il avait eus avec le thera birman dont nous avons parlé. Elle a trait à la manière dont doivent être plantées les "simās", bornes, généralement au nombre de huit, qui délimitent le bôt c'est-à-dire l'espace dans lequel doivent avoir lieu les actes les plus importants de la communauté, notamment l'ordination, l'admission d'un nouveau bhikkhu au sein de la communauté. En Birmanie, la question des "simās" donna lieu à une grande querelle; on y considérait qu'une ordination n'était pas valable si elle n'avait pas été conférée dans des simās régulièrement consacrées. Au milieu du XVIème siècle, le Roi du Pégou Dhammaceti envoya une ambassade à Ceylan tout exprès pour y recueillir la tradition relative à la plantation des simās, et après avoir, conformément aux règles reçues, délimité une enceinte sacrée, il y fit procéder à une nouvelle ordina-

tion de tous les bonzes pégoûans(1). Le prince Mongkut fut naturellement amené à examiner les simâs du Vat Samorai et il constata que leur plantation n'avait pas été faite dans les formes régulières. Il dut faire la même constatation pour d'autres monastères. Que valaient dès lors les ordinations conférées dans ces monastères ? Que valaient toutes les cérémonies accomplies dans ces monastères et hors de ces monastères par un clergé dont l'ordination pouvait être contestée ? Les fondations mêmes de l'Eglise bouddhique au Siam étaient minées, les racines de l'arbre où les fidèles venaient s'abriter étaient pourries . . . Ce fut la première occasion pour le prince de montrer qu'il n'hésiterait pas à se séparer de ses coréligionnaires. Il résolut de se faire conférer une ordination dont la régularité ne pût faire aucun doute. Il fit amarrer devant le monastère un radeau dont les limites, étant constituées par l'eau du fleuve, formaient des simâs d'une pureté absolue, et dans ce bôt flottant il se fit confirmer dans l'état de bhikkhu par une assemblée composée de 18 bonzes régulièrement ordonnés. Ses disciples suivirent son exemple et le prince continua dans la suite à se servir de ce radeau pour l'accomplissement des diverses cérémonies du culte. Ce radeau resta longtemps après le départ du prince Mongkut amarré contre le Vat ; certains bonzes, pris de scrupules vinrent s'y faire réordonner ou confirmer jusqu'au jour où il fut complètement inutilisable. Un monument vient d'être érigé au Vat Samorai (au nouveau Vat Râjâdhivâs) pour en garder le souvenir.

Quelques disciples que le prince s'était faits parmi les religieux du Vat Mahâdhâtu le suivirent au Vat Samorai ; leur nombre s'accrut bientôt et le prince groupa autour de lui une trentaine de disciples sous la robe jaune, moines et novices. Il les instruisait lui-même suivant un programme inverse de celui qu'il avait dû suivre, c'est-à-dire qu'il exigeait d'eux qu'ils connussent, non seulement les règles de la discipline, mais l'ensemble de la doctrine. Il ne leur enseignait les stades plus élevés de la méditation et les moyens de perfectionnement individuels qu'après les avoir jugés capables de

(1) Ces faits sont relatés dans les célèbres inscriptions de Kalyâni érigées par le Roi Dhammaceti en 1476. Le texte de ces inscriptions, accompagné de traductions siamoise et anglaise, vient d'être réédité par la Bibliothèque Nationale (1925).

saisir l'importance exacte de l'effort qu'ils devaient faire avant d'atteindre à la délivrance. Et quand il les estimait tels, il leur enseignait, dans toute leur diversité, les multiples pratiques qui s'offraient à eux et les conduisait jusqu'au haut de cette subtile échelle psychologique par laquelle le bouddhisme prétend élever l'individu, dès cette existence, jusqu'au sentiment de l'émancipation complète. Les entretiens du prince avec ses disciples avaient lieu sous un grand tamarinier situé devant le bôt. On raconte que ces premiers disciples vouèrent une grande vénération à cet arbre à l'ombre duquel leur science avait mûri et que plus tard ils allèrent en commun lui offrir un sacrifice. Certains d'entre eux se présentèrent au doctorat en théologie et reçurent le grade le plus élevé. La plupart jouèrent ultérieurement un rôle important pour la diffusion des idées réformatrices.

Le prince eut également de nombreux disciples laïques qui se plaisaient à entendre ses sermons. Une fois monté sur le trône, il ne les oublia pas et chaque fois qu'il avait l'occasion d'aller au Vat Samorai, il aimait à les retrouver et conversait avec eux familièrement.

C'est de cette époque que datent les premières relations du futur Roi Mongkut avec Monseigneur Pallegoix(1). La paroisse de la Conception, où se trouvait le grand évêque, était en effet, voisine du Vat Samorai. Le prince et l'évêque se firent de fréquentes visites. Le prince Mongkut enseigna le pâli à Mgr. Pallegoix et l'aida à composer le fameux *Dictionarium linguae Thai* dont la rédaction fut achevée au début de l'année 1849. En retour, l'évêque enseigna le latin au prince et fut sans doute ainsi le premier Européen à mettre le prince en contact avec les idées de l'Occident. Ces relations intellectuelles firent bientôt naître une amitié intime et continuèrent après l'avènement du prince. Mgr. Pallegoix fut alors le conseiller officieux du nouveau Roi et l'assista notamment dans ses rapports avec les ambassadeurs européens venus pour négocier de nouveaux traités. Ces deux grands esprits professaient publiquement l'un pour l'autre une haute estime et leurs rapports ne devaient cesser qu'a-

(1) *Monseigneur Pallegoix, sa vie, son œuvre au Siam*, conférence du R. P. L. Chorin, Bangkok 1923.

vec la mort prématurée du grand évêque français en 1862.

Durant son second séjour au Vat Samorai, le prince Mongkut fit de fréquents voyages dans l'intérieur du pays. Les bhikkhus ne sont tenus de rester confinés dans leur monastère que pendant le "vassa" la saison des pluies. Une fois cette saison passée, il leur est recommandé au contraire de mener la vie du moine errant : d'effectuer des pèlerinages, d'aller porter au loin la connaissance de la Loi. De là ces groupes de quatre à cinq robes jaunes que nous voyons, à certaines époques de l'année se diriger vers la campagne, avec tout un attirail de campement sur le dos, assistés de quelques serviteurs bénévoles. Le prince ne pouvait que se montrer fidèle à cette tradition qui devait plaire à son besoin d'activité et qui reflète bien les habitudes du bouddhisme primitif. Il alla de la sorte plusieurs fois à Ayuthia, à Petchaburi, à Ratburi et il remonta même une fois vers le nord aussi loin que Sawankalok. Ces voyages, effectués sans aucun appareil, furent certainement très profitables au futur Roi ; celui-ci fut ainsi mêlé très intimement à la vie du peuple, qu'il devait gouverner plus tard, il connut exactement ses besoins, ses doléances, et il se rendit compte des progrès qu'il était possible de réaliser ; et si les réformes entreprises durant son règne devaient être si heureusement appropriées aux circonstances et à l'état social du pays, ce résultat est dû en partie à ces longues pérégrinations du futur monarque marchant les pieds nus de village en village et allant de seuil en seuil chaque matin mendier son aumône de bonze.

Ces déplacements devaient amener un autre résultat important, mais d'une nature bien différente. C'est au cours d'un de ces voyages que le prince découvrit en effet à Sukhothai le trône et la fameuse stèle du Roi Rāma Kamheng qui constitue le document écrit et daté le plus ancien que nous connaissons jusqu'à présent sur l'histoire du Siam (1). Ces pierres étaient devenues pour les habitants du pays de véritables idoles ; on leur offrait des sacrifices et sans doute on leur attribuait des pouvoirs miraculeux. Au prince Mongkut revient l'honneur d'en avoir deviné l'importance historique, et d'être ainsi considéré comme le premier archéologue de son pays. Le prince fit

(1) Sur cette fameuse stèle et l'histoire de sa découverte, voir G. Coëdès, *Inscriptions de Sukhodaya* (Recueil des Inscriptions du Siam, vol. I.)

transporter le trône et la stèle au Vat Samorai sous le tamarinier dont il a été question plus haut ; il les fit placer ensuite au Vat Bovoranivet et, après son accession au trône, au Vat Phra Kéo dans l'intérieur du palais. On sait qu'il signala ces documents aux Européens et qu'il fit lui-même une traduction juxtalinéaire en anglais de l'inscription du Roi Rāma Kamheng. Cette traduction se trouve reproduite en fac-similé dans le livre de Bowring (*The Kingdom and people of Siam*).

Si grande qu'ait été l'activité du prince Mongkut au Vat Samorai, elle ne pouvait avoir nécessairement qu'une portée très limitée. Ce n'était qu'à la tête d'un monastère que le prince pouvait trouver l'occasion d'exécuter véritablement ses projets de réforme et de se faire un champ d'action à sa mesure. Le Roi lui procura cette occasion en le nommant, en 1836, abbé du Vat Bovoranivet(1).

Le Vat Bovoranivet est actuellement un des grands monastères de Bangkok. C'est là que se trouve la belle statue du Bouddha Jinastha qui date de l'époque de Sukhothai et qui a été amenée de Pitsanulok. Jusqu'à ces dernières années, il a tenu une place importante dans le bouddhisme siamois, tant par le nombre que par la qualité des religieux qui y résidèrent. Il doit toute sa réputation au Roi Mongkut et à ses deux grands disciples immédiats, le Prince Pavaret et le Prince Vajirañān, qui furent les deux derniers Patriarches.

Ce monastère était bâti depuis quelques années seulement quand le Prince Mongkut fut appelé à en prendre la direction. Ce n'est même qu'après l'arrivée du nouvel abbé que fut terminé le beau Chedi qui se trouve derrière le bôt. A l'exception des "Kutis", de la partie affectée à l'habitation des bonzes, la situation des lieux ne semble pas avoir beaucoup changé depuis cette époque.

Le prince Mongkut demeura au Vat Bovoranivet plus de 14 ans. C'est alors qu'il institua complètement la secte Dhammayut, bien que cette secte ne dût constituer un groupe distinct dans la hiérarchie que sous le Roi Chulalongkorn. Je ne puis songer à entrer dans les détails de l'organisation

(1) Pavaranivesa.

de cette secte. Les développements que j'ai consacrés plus haut aux idées directrices du prince me dispensent de vous énumérer une à une les diverses réformes opérées dans le culte ou dans l'administration du monastère d'autant plus que ces précisions ne présenteraient qu'un intérêt assez médiocre. Les bouddhistes dans toutes les parties du monde ont eu des controverses violentes sur des points qui nous paraissent futiles. C'est ainsi, pour ne citer qu'un exemple, qu'en Birmanie on s'est disputé, pendant près d'un siècle, sous des formes souvent peu courtoises et même sans forme aucune, sur la question de savoir si un bhikkhu devait porter la robe jaune en laissant une épaule découverte ou en se couvrant les deux épaules. Les réformes visibles dûes à la secte Dhammayut se réduisent à l'heure actuelle à des faits du même ordre et souvent même d'une moindre importance. Mais ces faits ne sont pas l'essentiel. L'essentiel est dans le mouvement purement spirituel qui, né de la crise d'un jeune religieux, s'est propagé dans toutes les consciences, a secoué les vieilles routines et a communiqué une vie nouvelle à tout l'organisme.

Je me bornerai donc à dire que le nouvel abbé établit des règles qu'il jugeait strictement conformes à la discipline bouddhique. Il composa un grand nombre de prières et de formules encore employées aujourd'hui. Il donna de nombreux sermons dans une langue claire, accessible à tous. Il ne les écrivait pas d'avance, de telle sorte que nous ne connaissons guère son éloquence que par ouï-dire, Il ne nous en est resté que quelques-uns prononcés à l'occasion de cérémonies importantes comme le Visákha ou le Mâghapuja. On rapporte, et nous croyons volontiers, que ses sermons attiraient un grand nombre d'auditeurs et que le bôt était trop petit pour les contenir, que beaucoup d'entre eux se tenaient à l'extérieur.

Le prince eut aussi de nombreux disciples. Il eut à diriger de 130 à 150 bonzes. Il continua à s'occuper lui-même de leur instruction. Il envoya ses meilleurs disciples dans d'autres monastères et c'est alors que la secte nouvelle commença à essaimer.

A cette époque on ne lisait les textes sacrés que dans des manuscrits sur feuilles de palmier. Il n'y avait au Siam d'autre imprimerie que celle des Missions catholique et protestante. Le

prince établit une imprimerie pour l'usage du monastère. Ce fut la première imprimerie dirigée par des Siamois. On se servait de caractères spéciaux inventés par le prince et appelés *ariyaka*. On les abandonna dans la suite, mais ce fut pour se servir des caractères siamois, qui tendirent ainsi à supplanter, pour la transcription du pâli, les vieux caractères Khom (cambodgiens) dans lesquels autrefois étaient écrits tous les textes sacrés.

C'est de cette époque que datent les rapports du prince Mongkut avec les missionnaires américains, notamment le Révérend Caswell et le Docteur House (1). En 1845, à l'âge de 40 ans, il demanda au Révérend Caswell de lui donner des leçons d'anglais. On sait qu'il parvint à parler l'anglais couramment. C'est probablement au cours de ces entretiens avec les missionnaires américains que s'éveilla chez le prince Mongkut le goût des connaissances scientifiques qu'il estimait être le seul apport vraiment intéressant de la civilisation occidentale. Il étudia principalement les mathématiques, la géographie et surtout l'astronomie. On sait que sa passion pour l'astronomie fut la cause directe de sa mort. Il mourut, en effet, d'une fièvre contractée sur les hauteurs de Sam Roi Yot où il était allé observer avec un certain nombre de savants européens une éclipse de soleil. Ses rapports avec les missionnaires témoignent de la largeur de son esprit. Il ne leur cachait pas ses objections contre le christianisme. Sa foi dans l'avenir du bouddhisme était profonde. Pourtant il offrit aux missionnaires toutes les facilités désirables pour leur œuvre d'évangélisation. Il les invita à plusieurs reprises à des crématations pour qu'ils y distribuassent leurs brochures. A son professeur d'anglais le Rév. Caswell, il offrit une salle dépendant du Vat Bovoranivet pour y prêcher la religion chrétienne, et il autorisa les bonzes du monastère à assister aux sermons du pasteur. Le Rév. Caswell enseigna ainsi la religion chrétienne pendant trois ans jusqu'à sa mort, sous la protection officielle d'un des plus hauts dignitaires de l'Eglise bouddhique. Les traits de ce genre sont d'ailleurs fréquents dans la vie du Roi Mongkut et ce n'est que par

(1) Sur les relations du Roi Mongkut avec les missionnaires américains, voir notamment : George Haws Feltus, *Samuel Reynolds House of Siam*, New-York 1924.

horreur de l'anecdote que je n'en ai pas cité davantage.

Ce n'est pas sans danger que le prince Mongkut pouvait manifester de telles sympathies. L'atmosphère officielle était loin d'être favorable aux influences occidentales. A la même époque, un esprit courageux et largement ouvert aux idées de l'Occident, le propre frère du Roi Mongkut(1) et comme lui écarté du pouvoir par l'accession de Phra Nang Klao, avait cessé de recevoir des Européens et vivait dans une demi-solitude occupé à des travaux de mécanique. Les missionnaires américains, découragés par les difficultés qu'ils voyaient s'élever autour d'eux, s'apprêtaient à quitter le pays. Huit missionnaires français avaient été expulsés. La division créée dans l'Eglise bouddhique par la réforme du prince Mongkut était mal vue dans l'entourage du Roi. On reprochait au prince d'abandonner les pratiques de l'Eglise nationale pour suivre celles des Birmans, l'ennemi héréditaire. Mais le prince Mongkut sentait qu'il avait derrière lui toute l'élite du pays. Ses préoccupations n'avaient rien de politique. A aucun moment, il n'avait été appelé à donner son avis sur les affaires du Royaume. On ne peut pas dire qu'il était chef de parti. Cependant sa popularité était grande et dépassait beaucoup la sphère purement religieuse où se confinait son activité. Tous ceux qui sentaient que le Siam, désormais pacifié, ne pouvait demeurer dans l'isolement, sans se suicider peu à peu, se tournaient vers l'abbé du Vat Bovoranivet. Aussi est-ce en vain que le Roi Phra Nang Klao, sur son lit de mort, voulut désigner un héritier pour lui succéder sur le trône. "L'héritier est tout désigné", lui répondit-on. Et quelques jours après, le Conseil de la Couronne venait demander au prince Mongkut de succéder au Roi défunt. Le 8 Avril 1851, l'abbé se rendit au Palais, accomplit les cérémonies rituelles et se retira au Vat Phra Kéo. Le lendemain il quitta la robe jaune qu'il avait portée pendant plus de 27 ans et alla résider au Grand Palais.

Son existence est désormais connue. Son activité, ses réformes allaient porter sur un autre domaine. Un de ses premiers actes fut de proclamer qu'il n'interviendrait pas dans les controverses purement

(1) Phra Pinklao, le futur Second Roi.

religieuses et, en fait, il accorda également sa protection aux deux sectes de l'Eglise. Mais il resta l'homme qu'il était. Et dans le grand Roi que l'histoire nous fait connaître, nous n'aurions pas de peine à retrouver les mêmes qualités d'esprit et de cœur qui colorent déjà d'un si passionnant intérêt les actes du jeune bonze du Vat Samorai et du grand abbé du Vat Bovoranivet.